

Critique internationale

Revue comparative de sciences sociales

octobre-décembre 2014

65

Les conflits du travail dans le monde

L'échec de l'institutionnalisation des conflits du travail
dans les mines d'Afrique du Sud
par Raphaël Botiveau

Crise économique et contestation sociale en Espagne :
des syndicats percutés par les mouvements sociaux ?
par Sophie Bérourd

L'émergence de négociations collectives autonomes en Chine
par Chloé Froissart

Les conflits du travail en Allemagne : nouvelles formes,
nouveaux enjeux
par Olivier Giraud et Michel Lallement

Le mouvement immigré du printemps 2006 : vers un retour
des mobilisations politiques de travailleurs aux États-Unis ?
par Mathieu Bonzom



SciencesPo.
Les Presses

Numéro 65 – octobre-décembre 2014

Trimestriel

Critique internationale

Revue comparative de sciences sociales



SciencesPo.
Les Presses

Les « causes nationalistes » : retour sur l'adhésion militante à partir de récits biographiques

par Humberto Cucchetti

Une perspective comparative a été décisive dans la reconfiguration de plusieurs approches en sociologie historique. Ce sont les chercheurs anglo-saxons qui ont été les premiers à plaider pour un retour de la dimension diachronique dans les études sociologiques portant sur les révolutions, les grandes structures sociales, les configurations de l'État et les processus de mutations sur le long terme¹, autant de problématiques centrées sur le politique qui ont été constitutives de cette nouvelle orientation. En France, la sociologie historique du politique s'est constituée autour d'une variété d'objets² dont l'un porte sur l'étude des organisations partisans dans une perspective comparative³. Le nationalisme, ses origines et ses raisons d'être ont ainsi donné lieu à de nombreuses analyses *via* le *leitmotiv* des revendications de ses militants⁴.

1. Pour un exemple parmi de nombreux autres, Theda Skocpol, *États et révolutions sociales. La révolution en France, en Russie et en Chine*, Paris, Fayard, 1985 (1979).

2. Yves Deloye, *Sociologie historique du politique*, Paris, La Découverte, 1997.

3. Daniel-Louis Seiler, *Les partis politiques en Occident : sociologie historique du phénomène partisan*, France, Ellipses, 2003.

4. Pour une analyse des différentes explications du phénomène nationaliste, Craig Calhoun, *Nationalism*, Buckingham, Open University Press, 1997.

Notre étude fait le choix de la méthode comparative dans l'analyse des phénomènes politiques, tout en mobilisant d'autres stratégies méthodologiques. Nous aborderons le phénomène nationaliste, et en particulier ses manifestations militantes, à partir d'objets différenciés. Cependant, au lieu de nous situer au niveau des grandes structures et processus politiques, nous porterons notre attention sur la cellule de la vie militante, à savoir des acteurs individuels dont les trajectoires biographiques ont été marquées, à un moment donné de leur histoire personnelle, par leur insertion au sein de groupements nationalistes.

Parce qu'ils sont situés en Argentine, en Espagne et en France, les objets d'étude analysés obligent à s'interroger sur les critères qui autorisent la perspective comparative. Ainsi, dans quelle mesure les trajectoires du militantisme péroniste, de la gauche basque abertzale (« patriote ») et du monarchisme français peuvent-elles être comparées ? Les acteurs concernés rejetteraient eux-mêmes la légitimité d'une telle démarche. Nous estimons cependant que deux dimensions nous autorisent à choisir ce mode d'analyse : l'adhésion militante à une cause – il s'agit moins de comparer des organisations que de retracer des trajectoires d'acteurs ayant appartenu à des réseaux politiques particuliers – ; la conviction, aussi bien de ces organisations que des acteurs impliqués, d'agir pour une cause de libération nationale, en l'occurrence l'indépendance, cause commune aux trois cas analysés, même s'il convient de tenir compte de la polysémie du terme libération. Une troisième dimension peut être signalée, à mi-chemin entre l'historique et le méthodologique. L'analyse des trajectoires historiques (récits de militants et d'ex-militants), appréhendées de manière heuristique, puise ici sa cohérence dans le choix d'acteurs issus d'une même « vague générationnelle » qui a été l'instigatrice, dans différents contextes, d'une dynamique de radicalisation politique pouvant, selon Eric Hobsbawm, s'expliquer dans une grande mesure par l'importante massification des études supérieures⁵.

Nous souhaitons approfondir notre connaissance de cette dynamique justifiant un « comparatisme par le bas » ancré dans l'analyse de récits biographiques⁶. Le matériel empirique provient d'un travail de terrain réalisé dans les villes de Buenos Aires, Mendoza, Vittoria, Bilbao, Paris et Rennes entre 2008 et 2012. De l'ensemble des reconstructions biographiques⁷, nous avons choisi celles qui nous permettent d'aborder symétriquement les trois configurations nationalistes spécifiques. L'analyse des causes nationalistes à travers les différentes étapes de la vie militante (des militants intégraux, qui constituent le noyau de cette présentation, mais aussi des militants de base) repose sur une approche transversale ou croisée

5. Eric Hobsbawm, *Historia del siglo XX*, Buenos Aires, Crítica, 2010 (1994), p. 298-301.

6. D'un point de vue plus général, sur la méthode des récits biographiques, Daniel Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997 ; Michel Grossetti, « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Cahiers internationaux de sociologie*, 120, 2006.

7. En ajoutant les récits recueillis dans une recherche précédente sur la Garde de Fer argentine, le corpus comprend au total près de 70 histoires de vie.

d'objets empiriques indépendants. Loin des abstractions et des formalisations, la méthode biographique⁸ permet de formuler des interprétations qui deviennent significatives au regard de processus plus amples.

Trajectoires militantes et nationalismes

L'analyse comparée d'organisations nationalistes à forte composante militante exige un ensemble de précisions d'ordre méthodologique. S'il ne s'agissait que du niveau national, nous pourrions dire que notre perspective approfondit l'étude des nationalismes argentin, français et espagnol. Ce serait une vaste problématique qui appellerait d'innombrables précisions. Du point de vue des dynamiques politiques, nous avons affaire à des cas qui nous renvoient à des traditions politiques et culturelles amples, complexes et hétérogènes : le péronisme, l'indépendantisme basque et le nationalisme royaliste français.

En termes généraux, il est possible de donner quelques éléments d'explication. L'appartenance péroniste suppose l'adhésion à un mouvement politique d'origine majoritairement ouvrière. Pourtant, le militantisme qui s'y est développé, surtout au cours de la période la plus intense, les années 1960-1970, a été le fait de groupements essentiellement composés d'individus issus des grands centres urbains et des milieux universitaires. Le nationalisme basque, lui, comprend diverses formes d'identification au Pays basque en tant que région autonome ; c'est ce que Charles Tilly a appelé un « nationalisme à la recherche d'un État »⁹. Enfin, on ne peut se contenter de définir le nationalisme français comme étant une revendication « nationale » puisque l'idée de nationalisme en France renvoie plus à la représentation de la nation comme un tout organique qu'à un sentiment de défense de la patrie¹⁰. Cependant, la distinction entre nationalisme et patriotisme a plutôt eu tendance à occulter les continuités existantes entre ces deux modalités de rapport à la nation au niveau des valeurs et des représentations politiques.

Bien que les rapports entre nationalisme et violence politique soient souvent avérés, notre recherche a porté sur des franges de l'adhésion nationaliste n'ayant pas fait le choix de l'option armée. Cela nous amène à apporter quelques précisions. Le péronisme incarne une forme particulière de nationalisme (plébéien, anti-impérialiste, tiers-mondiste), mais il offre également une diversité d'options différentes, voire antagoniques. Le nationalisme basque, lui, comprend plusieurs partis et formes d'adhésion, du PNV (Partido Nacionalista Vasco) à l'ETA (Euskadi Ta

8. Nous n'avons pas la place ici de reprendre les discussions relatives à la méthode biographique. Nous nous contentons de signaler que nous suivons une tradition interactionniste étasunienne reprise ces dernières années en France (nous renverrons le moment venu à certaines lectures).

9. Charles Tilly, *Las revoluciones europeas 1492-1992*, Barcelona, Crítica, 2000 (1995), p. 73.

10. Voir la critique du « nationalisme ordinaire » de Michel Billig proposée par Vincent Martigny, « Penser le nationalisme », *Raisons politiques*, 37, 2010, p. 5-15.

Askatasuna, « Pays basque et liberté »)¹¹ ; tous reconnaissent l'unité nationale du Pays basque (Euskal Herria) mais divergent sur les méthodes les mieux à même de porter le principe de congruence entre nation et État¹². Quant au nationalisme français, il est passé par plusieurs étapes, organisations et référents. Au début des années 1980, le Front national a connu une croissance importante sans parvenir à subsumer la totalité du nationalisme hexagonal.

Chacune des causes nationalistes sera abordée, dans la perspective analytique choisie, à partir d'une trajectoire centrale : celle d'un sociologue investi dans le nationalisme révolutionnaire et dans le péronisme, celle d'un ancien prêtre converti au journalisme et dirigeant de la première Herri Batasuna (Unité populaire, HB), et celle d'un journaliste formé au sein de l'Action française (AF). Au récit de l'engagement intégral, à un moment donné de leurs biographies, de ces trois acteurs s'ajoutera l'évocation de trajectoires secondaires. Ainsi, le parcours d'un autre prêtre nationaliste basque permet de découvrir de quelle manière le développement d'une cause, ici séparatiste, peut se répercuter au sein d'espaces d'adhésion périphériques mais nécessaires au militantisme, tandis que l'adhésion de Roger à l'AF oblige à prendre en compte la dimension « populaire » de ce mouvement.

Sur l'approche méthodologique choisie, quelques observations sont nécessaires. Tout d'abord, sur le statut du récit individuel dans la recherche scientifique. Il est évident que les récits sont ponctués d'« inexactitudes » et de déformations, conscientes ou non. Cependant, outre le réel avantage que représente le fait de pouvoir constituer une archive orale à partir d'acteurs dont l'histoire ne pourrait être que très pauvrement reconstruite par d'autres moyens, le récit biographique permet de nous immiscer dans un passé militant et de découvrir des aspects de la « fabrique »¹³ organisationnelle. Aux indices que seuls les acteurs sont en mesure de fournir (par exemple, des aspects familiaux méconnus ou des circonstances de l'initiation politique généralement négligées), s'ajoutent tout un ensemble d'élaborations narratives¹⁴ qui émergent par le biais des questions formulées par le chercheur¹⁵. La « conviction idéologique » qui sous-tend l'engagement politique tel qu'il apparaît dans les récits masque ou déforme certaines motivations moins revendiquées qui accompagnent la politisation individuelle : le goût de l'aventure, le rôle des amitiés ou des liens familiaux, les possibilités de rencontres amoureuses qu'offre la sociabilité militante... Présenter l'adhésion sous les traits de l'abnégation ou de l'héroïsme fait partie d'un récit subjectif et ne peut être séparé du sens donné au militantisme, mais il ne faut pas écarter les anachronismes qui accompagnent tout travail de récupération par la mémoire du passé.

11. Entre autres, Alain Darré, « Le Parti nationaliste basque : un mouvement périphérique et totalisant », *Revue française de science politique*, 40, 1990 ; Jean-Marie Izquierdo, « Trajectoires nationalistes. Les nationalismes en Pays basque français et espagnol », *Pôle Sud*, 2, 2004.

12. Ernest Gellner, *Nations et nationalismes*, Paris, Payot, 1989 (1983).

13. Hélène Combes, *Faire parti. Trajectoires de gauche au Mexique*, Paris, Karthala, 2011.

14. Francesca Polletta, « Contending Stories: Narrative in Social Movements », *Qualitative Sociology*, 21, 1998.

15. Daniel James, *Doña María. Historia de vida, memoria e identidad política*, Buenos Aires, Manantial, 2004.

Ensuite, sur l'analyse des interpénétrations socioculturelles à l'échelle individuelle qui permet de reconstruire le politique « par le bas »¹⁶. On s'aperçoit ainsi que les situations prétendues « typiques » sont bien moins prévisibles que ce qu'une approche plus abstraite peut laisser penser ; les processus généraux se construisent et s'incarnent dans des situations précises qui impliquent des acteurs concrets (publics ou anonymes). L'étude des causes nationalistes par les récits biographiques permet d'analyser également les profondes mutations du militantisme¹⁷. Mettre la focale sur l'individu ne contredit aucunement la représentativité synchronique et diachronique de la recherche qualitative, laquelle est au contraire induite par l'analyse de cas singuliers¹⁸.

Le militantisme en mouvement pris sur une échelle réduite nous projette au cœur de mobilisations importantes et de leur développement historique. Il s'agit de rendre compte de trajectoires allant de l'initiation à la reconversion-sortie du militantisme nationaliste. Parce que nous sommes face à un phénomène variable, nous distinguerons les trajectoires militantes (le militantisme est une circonstance constitutive, souvent initiatique du point de vue politique, mais limitée dans la biographie) des carrières militantes (notion qui fait appel à une logique processuelle mobilisée au cours de différents engagements politiques). Certes, l'idée de carrière – travaillée par des auteurs tels que Olivier Fillieule¹⁹ et Éric Agrikoliansky²⁰ – est bien présente ici, mais pour quelques-uns des cas seulement car tous les acteurs rencontrés n'ont pas systématiquement entamé une carrière militante à proprement parler. Nombre d'entre eux se sont au contraire reconvertis dans d'autres espaces, fait largement significatif pour l'analyse des différentes voies empruntées par une même génération d'acteurs engagés.

Péronisme, séparatisme et royalisme : trois causes nationalistes

Milieus militants et engagement nationaliste

Notre premier acteur, l'Argentin Carlos Fernández Pardo, vient du nationalisme révolutionnaire puis intègre le péronisme dans le prolongement de son militantisme nationaliste²¹. Né en 1946, il débute ses activités politiques alors qu'il est encore dans le secondaire, à la fin des années 1950, dans un contexte particulier de mobilisation catholique. Fils d'un cadre de la marine marchande et d'une

16. Florence Haegel, Marie-Claire Lavabre, *Destins ordinaires. Identité singulière et mémoire partagée*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010, p. 16.

17. *Ibid.*, p. 136.

18. Catherine Leclercq, « Raisons de sortir. Le désengagement des militants du PCF », dans Olivier Fillieule (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 136.

19. O. Fillieule, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, 51 (1), 2001, p. 200, 214.

20. Éric Agrikoliansky, « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 1980 », *Revue française de science politique*, 51 (1), 2001, p. 27-46.

21. Entretien avec Carlos Alberto Fernández Pardo, Buenos Aires, 2012.

fonctionnaire du secteur public issue d'une famille de militaires de haut rang, il noue alors des relations avec l'organisation Tacuara, qui revendique des positions nationalistes, catholiques, voire, à l'occasion, antisémites.

Implantée dans la ville de Buenos Aires, Tacuara est spécialisée dans les mouvements de jeunes et l'agitation de rue. Elle connaît plusieurs scissions au cours de son histoire. Pardo se rapproche du MNRT (Mouvement national révolutionnaire Tacuara), un « fascisme rouge » (*fascismo rosso*) éloigné des positions « aristocratiques et cléricales » du nationalisme intellectuel argentin. Il explique ce qui, au nom de la nation, éloigne son groupe de toute influence cléricale : « Nous n'étions pas des cléricaux. Non, non, nous voulions rester ici, non pas finir à Rome. Vive le Pape ! D'accord, mais ici c'est nous qui commandons. Cette synarchie... Nous étions des croyants catholiques, des pratiquants catholiques, mais pas les cadres organiques d'une Internationale... Tu vois ce qui me différencie d'un communiste ? Tu comprends ? ».

Les études portant sur Tacuara se sont beaucoup développées ces dix dernières années. L'intérêt qu'elle suscite est lié non seulement à son existence en tant qu'organisation politique, mais aussi, et surtout, aux ramifications ultérieures de réseaux activistes qui vont d'un nationalisme de type militaire ultra-catholique à la lutte armée péroniste et trotskiste. Cette hétérogénéité des parcours passe également par les relations que les jeunes tacuaristes parviennent à tisser avec l'univers du syndicalisme péroniste.

Lorsqu'il était proche du nationalisme révolutionnaire, Pardo est entré en contact avec deux avocats importants, Rodolfo Ortega Peña et Eduardo Luis Duhalde, qui s'étaient rapprochés, alors qu'ils défendaient des prisonniers politiques, des tacuaristes détenus pour l'assaut du Policlínico Bancario, événement considéré comme étant la première attaque de la guérilla urbaine en Argentine²². « Moi, en 1968, je vivais dans le cabinet d'Ortega Peña », raconte-t-il. Et de fait, pendant longtemps, les trois hommes se voient quotidiennement et Pardo suit par le biais de cette relation un apprentissage aussi bien politique qu'éditorial.

À la fois, militant et étudiant en philosophie à l'Université de Buenos Aires, il se distingue par son goût pour la vie intellectuelle et par ses activités de propagande politique. Avec Ortega Peña et Duhalde, il anime la revue *Mundo nacionalista*. Quelques numéros sortent dont l'un présente le nationalisme irlandais²³ comme un modèle où confluent des valeurs catholiques, nationalistes et antibritanniques, et rappelle l'intérêt porté à ce mouvement par les tacuaristes descendants d'Irlandais. Leur entreprise éditoriale la plus importante est toutefois la création de l'*Editorial Sudestada*, qui publie des travaux d'auteurs issus de courants antisémites et/ou racistes mais aussi de la « gauche nationale », aussi contradictoire que cela puisse paraître. Cette plongée au cœur de l'édition militante est très gratifiante pour le

22. Daniel Gutman, *Tacuara. Historia de la primera guerrilla urbana argentina*, Buenos Aires, Ediciones B, 2003.

23. « Irlanda: crónica política de su liberación », *Mundo nacionalista*, 2, 15 novembre 1969.

jeune militant. En 1969, il publie une réinterprétation du passé national qui est largement diffusée dans les milieux politico-intellectuels de l'époque, et en 1970, dans une perspective cette fois anticolonialiste, un ouvrage consacré à Franz Fanon et à la nécessité de réfléchir à la lutte contre le colonialisme en Argentine²⁴. Comme bon nombre de ses camarades, il se rapproche ensuite des nouvelles organisations péronistes de l'époque, et adhère notamment à l'Encadrement de la jeunesse péroniste, également connu sous le nom de « Los Demetrios »²⁵, qui a été fondé au milieu des années 1960 par un ancien dirigeant trotskiste²⁶. Cette organisation, qui sera plus tard associée au péronisme de droite, est composée principalement d'universitaires et de jeunes diplômés. Elle a pour objectif de former des cadres strictement fidèles à Juan Perón.

Devenu sociologue, Pardo décide de fuir la violence politique qui règne dans la capitale et s'installe de 1971 à 1973 dans la province de San Juan, où il obtient un poste dans l'enseignement supérieur. En 1977-1978, il revient à Buenos Aires où il poursuit sa carrière à l'Université (jésuite) du Salvador, en partie grâce aux liens qu'il a tissés au cours de ses années de militantisme²⁷.

Si elle nous permet d'illustrer un phénomène de reconversion militante, la trajectoire de Pardo ne se limite pas au passage du militantisme radical à l'enseignement à l'Université. Jeune idéologue entre les années 1960 et 1970, passé du nationalisme révolutionnaire à une organisation péroniste, il finit par se rapprocher du monde universitaire tandis que son organisation d'appartenance, l'Encadrement, disparaît, en grande partie à la suite de l'assassinat, au milieu des années 1970, de ses principaux dirigeants dans un climat de violence politique exacerbée.

Son passage par l'enseignement supérieur ne l'a pas amené pour autant à renoncer à d'autres options professionnelles en particulier dans le monde syndical. À cet égard, les relations entre syndicats et activistes péronistes ont joué un rôle déterminant. En effet, à l'époque de Tacuara déjà, les jeunes membres de l'organisation cherchaient dans le syndicalisme un espace adéquat pour faire de la politique, et ce d'autant plus que le péronisme était interdit. Dès les années 1980, Pardo collabore avec différentes organisations syndicales. Certes, il précise que ces relations étaient « personnelles et nullement organiques » – soulignant par là qu'elles ne dépendaient d'aucune hiérarchie militante –, mais il est évident qu'elles puisaient leurs racines dans les expériences et les réseaux issus du militantisme politique. Il reconnaît d'ailleurs que « lorsque le syndicalisme [a commencé] à se développer, tous les gars de la bande [y ont trouvé] leur place »²⁸.

24. Carlos Fernández Pardo, *Nazarío Benavídez, caudillo federal*, Buenos Aires, Sudestada, 1969 ; *Franz Fanon*, Buenos Aires, Galerna, 1971.

25. Du nom de l'un de ses membres.

26. Juan Bardoneschi.

27. À cette époque, l'Université était contrôlée par des cadres de la Garde de Fer argentine.

28. En trouvant du travail dans les syndicats.

Si on revient à l'idée de carrière militante, celle-ci s'étend sur toute la période de ses études secondaires et universitaires. Une fois son diplôme obtenu, il s'éloigne du militantisme actif sans rompre pour autant avec ce milieu. Sa reconversion revêt des caractéristiques spécifiques : Pardo est un *cadre disponible* dont la trajectoire militante – fluctuante – offre plusieurs reconversions politico-professionnelles possibles : professeur d'Université, intervenant en milieu syndical au cours des années 1980, conseiller auprès de syndicats.

Dans son récit, il évoque des représentations construites au cours des années 1960-1970 : ainsi l'IRA est-elle présentée comme un exemple de cause insurrectionnelle dans laquelle les symboles nationaux, à la fois politiques et religieux, sous-tendent l'expérience guérilléra, tandis que le mouvement des Montoneros, qui croyait « naïvement » que l'État moderne pouvait être renversé par un groupe minoritaire, fait figure de contre-exemple.

Les péronistes qui ont choisi de ne pas accompagner les organisations armées des années 1970 appartiennent à différents groupes militants²⁹. Ils sont souvent taxés de « droitiers »³⁰ par leurs adversaires qui leur reprochent de s'être opposés par différents moyens à la gauche révolutionnaire. Cependant, l'éventail des trajectoires et des acteurs impliqués est grand et sociologiquement très diversifié. Roberto par exemple, descendant de juifs ukrainiens et membre du Front étudiant national (FNE), est amené au militantisme politique, puis au péronisme, par la lecture de Martin Buber³¹. *Leader* important de la jeunesse militante péroniste universitaire à la fin des années 1960, il doit, pendant la dictature, s'exiler au Brésil où il devient économiste. À son retour, il devient président d'une petite organisation patronale, dirigeant politique et enseignant à l'Université.

Pedro, lui, est issu d'une famille péroniste. Son grand frère, Mario, qui a été un activiste de la « Résistance péroniste »³², est mort dans des circonstances demeurées non expliquées pendant son service militaire. Pedro a appartenu au groupe fondateur du Commando d'Organisation (CdeO) implanté dans la banlieue occidentale de Buenos Aires. Son parcours constitue un cas hybride qui se situe à la croisée de la carrière militante (certaines initiatives politiques dans le péronisme) et des reconversions dans le monde professionnel (comme instituteur et comme fonctionnaire aux Archives nationales³³).

Ces trois acteurs ont milité dans différentes organisations péronistes et ont connu différentes formes de reconversion. Le péronisme a représenté pour eux le moyen le plus adéquat de « défendre la nation ». Ils se sont tous, dès leur adhésion, puis

29. Humberto Cucchetti, *Servir Perón : trajectoires de la Garde de Fer*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

30. Humberto Cucchetti (coord.), « ¿Derechas peronistas? », dossier sur les droites péronistes de *Nuevo Mundo-Mundos Nuevos* (EHESS).

31. Entretien avec Roberto, Mendoza, 2009.

32. Réseaux contestataires péronistes qui apparaissent après la chute de Juan D. Perón en 1955.

33. En Argentine, une partie très importante des nominations à des postes administratifs sont à caractère politique.

par leur formation organisationnelle, radicalement opposés aux partis armés des années 1970, ce qui nous permettra d'approfondir en conclusion la discussion relative aux rapports entre nationalisme et violence politique.

Parcours religieux et libération nationale

L'entretien que nous avons réalisé à Bilbao en mars 2008 avec Xabier Sánchez Erauskin débute et s'achève sur le thème de la lutte armée et sur la façon dont celle-ci a, selon lui, bloqué le développement d'une gauche politique abertzale. Ce qu'il interprète comme une confusion entre libération nationale basque et violence politique a amené cette gauche à prendre ses distances avec Herri Batasuna parce que ses membres sont « peut-être (...) profondément idéalistes, ils sont tout ce qu'on veut, n'empêche que dans leurs parcelles, dans leurs mairies, ce sont des dictateurs »³⁴.

Cette trajectoire de gauche et indépendantiste est difficilement saisissable si l'on ne tient pas compte du poids du catholicisme dans le nationalisme basque. Erauskin raconte son passé religieux, les longues années entièrement consacrées à la vie sacerdotale, par la suite abandonnée : « Je me suis sécularisé, je ne suis que journaliste et professeur d'histoire ». Un « que » (*simplemente*) qui met en relief la valeur supérieure attribuée à la vie religieuse.

Né à Vittoria en 1935, à la veille de la guerre civile, Erauskin est issu d'une famille catholique pratiquante et nationaliste de la région d'Alava. Son père, vétérinaire, a été emprisonné au début du régime franquiste. Il choisit très jeune d'entrer au séminaire pour mineurs de Comillas, une localité proche de Santander. Alors qu'il s'apprête à y poursuivre des études de philosophie, il décide d'abandonner la carrière sacerdotale, séduit par la possibilité d'intégrer l'équipe de football Athletic Bilbao. Un accident, à la suite duquel il est hospitalisé pendant un mois, le ramène à sa vocation première : « Un câble de haute tension, sur la colline, m'a touché. Pour moi, c'était une punition de Dieu ».

De retour au séminaire de Comillas, il se familiarise avec deux initiatives alors en plein essor au sein du catholicisme : les expériences des prêtres ouvriers et les « académies » ouvrières, liées aux Jeunesses ouvrières catholiques (JOC). Lorsqu'il était lycéen, il avait déjà rencontré Joseph Cardjin, le créateur des JOC, qui l'avait « beaucoup impressionné ». L'une des « académies » présentes à Comillas s'occupe de l'insertion des prêtres auprès des marins : « Un monde complètement inhumain... Et qui ne pouvait être que très difficilement unifié car chaque bateau est un monde isolé. On n'avait alors pas la possibilité d'améliorer leur sort ».

La dureté des conditions de vie et de travail des marins l'amène à se rapprocher de ces derniers avant même d'être ordonné prêtre. Pour lui, cet engagement auprès

34. Entretien avec Xabier Sánchez Erauskin, Bilbao, 2008.

des ouvriers-marins est directement lié à sa vocation religieuse. Suivant le modèle des prêtres ouvriers, Erauskin voulait « connaître la mer de l'intérieur (...), vivre dans [sa] chair le monde du travail ». C'est ainsi que jusqu'à 30 ans il est prêtre au sein de l'Apostolat de la mer, à bord des bateaux ou à Terre Neuve, la destination des trajets qu'il accompagne. Il raconte les difficultés auxquelles il se heurtait pour accomplir ses activités sacerdotales, notamment l'impossibilité parfois de célébrer la messe parce que l'embarcation était trop petite ou les marins non croyants. Cela ne l'empêche pas de développer diverses formes d'accompagnement dont certaines sont très éprouvantes, par exemple lorsqu'il doit accompagner un marin mourant, et d'autres qualifiées de « revendicatives », lorsqu'il s'agit de réaliser des activités syndicales avec les marins : « Ma trajectoire de prêtre est totalement atypique. (...) Ma paroisse comptait 3 000 marins, dispersés sur 200 bateaux, et des non pratiquants ».

Qu'il juge sa fonction pastorale atypique n'entame en rien la représentativité de son cas qui conjugue origines catholiques et nationalistes, imbrication des engagements sociaux et religieux, interaction entre option socialiste et nationaliste. Ainsi, au début des années 1970, il poursuit son engagement depuis Madrid, intellectuellement cette fois, en ajoutant à son diplôme de philosophie obtenu au séminaire un diplôme de journaliste : « Le seul moyen de coordonner les efforts de la mer [des milieux marins] c'était, peut-on dire, à travers les médias ». Il commence alors à diriger la revue *Hombres del mar*. C'est en tant que syndicaliste lié au milieu de la marine qu'il contacte des espaces de propagande syndicale : « Je me souviens qu'en quelque sorte je faisais un peu partie de la communauté de base de Madrid [Chrétiens pour le socialisme]. (...) J'étais (...) très impliqué dans un syndicat clandestin de la mer. C'était le Syndicat libre de la marine marchande et de la pêche ».

Ce ne sont pourtant ni les conditions extrêmes de vie en mer ni les difficultés à organiser les marins ni l'isolement ressenti à bord des bateaux qui provoquent chez lui une « crise de vocation ». C'est à Madrid qu'il éprouve des doutes sur sa foi. La pauvreté dans le monde et le mépris de la hiérarchie catholique l'amènent à se rebeller. Simplement et sans aucune formalité, Erauskin abandonne alors ses fonctions de prêtre et, dans un même mouvement, ses engagements dans les milieux ouvriers de la marine.

De retour au Pays basque, il se consacre, en tant que journaliste, aux causes politiques qui s'inscrivent dans le mouvement de défense de l'autonomie. Il intègre le groupe fondateur du journal basque *Egin*, dont il est le vice-directeur de 1984 à 1988, et dirige la revue *Punto y Hora* de 1979 à 1983, ces publications étant toutes deux nationalistes abertzales et de gauche. Un article du *Punto y Hora* dans lequel il s'en prend au roi Juan Carlos, en visite à Guernica, lui vaut une peine d'un an de prison, dont il sort cependant au bout de quelques mois³⁵. Ses activités

35. « Xabier Sanchez Erauskin, lubakiko kazetaria », *Argia*, 24 décembre 2006.

journalistiques sont intimement liées à ses engagements politiques dans la gauche radicale basque. Il participe en tant que représentant indépendant d'Alava au premier bureau politique de HB. De cette période, qui s'étend de la fin des années 1970 au début des années 1980, Erauskin retient l'hétérogénéité idéologique de la première HB³⁶ : « La coalition de Herri Batasuna, durant ces premiers temps, c'est vraiment inexplicable que l'on ait pu se mettre d'accord entre nous. Nous n'avions pas de conflits importants ».

Vers la fin des années 1980, HB rallie progressivement les positions de l'ETA. En 1987, Erauskin quitte *Egin* dont il n'approuve plus la ligne éditoriale, et met ainsi fin à ses activités politiques, que ce soit en tant que dirigeant ou que journaliste et intellectuel de médias indépendantistes. Quand il affirme « moi, je ne suis, bien entendu, pas politique », l'ancien prêtre ne se limite pas à une description autobiographique. À partir du moment où sa vocation religieuse a été ébranlée, son travail intellectuel et organisationnel parmi les marins s'est révélé plus important que sa brève participation à HB. En fait, cette non-revendication politique est surtout liée à la revendication d'un « anarchisme religieux », selon ses propres mots : « Si je ne crois pas en l'Église je ne vais pas non plus croire en ces dirigeants politiques. Je n'ai pas quitté l'Église pour retomber "dans les griffes", dirais-je, d'une organisation qui me dicte ce que je dois penser ». À la fin des années 1980, Erauskin se consacre à la recherche, à l'écriture et à l'enseignement à l'Université de Bilbao, loin de la vie militante, même s'il suit avec attention et enthousiasme le développement dans la région de Navarre de *Nafarroa Bai* et d'*Aralar*, deux organisations nationalistes de gauche qui ont pris leurs distances avec la violence de l'ETA.

Le développement du nationalisme basque, parfois porté par une partie du clergé de la région, implique également des acteurs qui échappent au militantisme à proprement parler mais qui n'en contribuent pas moins à diffuser les idées nationalistes. Tel est le cas d'Antonio, prêtre à Vitoria, qui, pendant sa jeunesse, a participé aux activités politico-militaires proposées par l'ETA dans la petite localité de Campezo. De son récit se dégagent à la fois une condamnation du militarisme actuel de l'ETA et une justification des origines de la violence indépendantiste : « La première impression [que nous avons] quand l'ETA a débuté, c'était qu'il s'agissait d'une réaction à la violence imposée par l'État [espagnol] »³⁷. Ainsi l'action directe est-elle légitimée par le clivage État oppresseur-nationalisme périphérique. Dénoncé comme étant le « curé de l'ETA », Antonio prononce ses sermons en basque (*euskera*), intégrant dans la liturgie la bataille culturelle du nationalisme basque. Cette posture militante héroïque lui vaut de puissants ennemis parmi les « Espagnols de droite ».

36. John Sullivan, *El nacionalismo vasco radical 1959-1986*, Madrid, Alianza, 1988 (1986), p. 244.

37. Entretien avec Antonio, Vitoria, 2008.

Nationalisme royaliste et trajectoire intellectuelle

Le long entretien réalisé en 2009 avec Gilbert Comte nous permet de reconstruire la biographie d'un journaliste, également homme d'État sous les deux mandats de François Mitterrand, et demeuré intellectuellement fidèle à l'œuvre de Charles Maurras³⁸.

Fils d'un représentant de commerce et d'une couturière, petit-fils d'un charpentier, Comte affirme n'avoir jamais eu honte de ses origines sociales modestes. D'un point de vue religieux, la famille est déchristianisée depuis plusieurs générations. D'un point de vue politique, elle est, selon lui, politiquement de droite et profondément anti-intellectuelle. Dès le début de la guerre (né en 1932, le petit Gilbert a alors 7 ans), elle adhère spontanément à la résistance organisée par le général de Gaulle : « Lorsque la Libération est arrivée, j'étais dans le camp du vainqueur. C'est toujours très agréable ». Peu après, convaincu par des amis de l'« immense service » que le maréchal Pétain aurait rendu à la France, le jeune lycéen se rapproche du maurrassisme et intègre l'Action française, qu'il voit alors comme une « cathédrale dévastée », tombée du mauvais côté, celui des vaincus qui ont soutenu le régime de Vichy.

Pourtant, l'AF de cette époque se caractérise par une vie sociale intense, un militantisme actif, un monde sociologiquement hétérogène constamment en ébullition dans lequel « le fait d'être royaliste, ça effaçait [toutes les différences sociales] ». C'est ainsi qu'il s'initie aux activités et à la discipline des Camelots du roi : collage d'affiches, distribution de tracts, mais aussi mises à l'épreuve de la virilité militante, la formation intellectuelle étant complétée par la participation quotidienne à des rixes³⁹ : « C'était une tradition je dirais quotidienne. Je participais parfois toutes les semaines. On se battait physiquement. Et un maurrassien de l'époque était un homme qui passait de la bibliothèque à la rue. Il n'y avait pas de transition. On lisait des textes et après on se battait. (...) J'étais un intellectuel mais je me battais normalement. Me battre me paraissait la continuation naturelle de la lecture ». L'adhésion au royalisme suppose de s'opposer aux valeurs familiales. C'est également à cette époque qu'il abandonne ses études : « Moi, à cette époque-là, j'avais quitté l'école. J'avais 14 ans, je travaillais comme garçon de courses. Je n'avais aucun diplôme, j'étais un enfant de la rue ». À 16 ans, Comte fait cependant une rencontre déterminante pour sa formation personnelle : lors d'une visite organisée par un autre militant qu'il accompagne, il fait la connaissance de Pierre Boutang et devient son secrétaire. Principale plume de l'AF après Maurras, Boutang lui confie diverses responsabilités, notamment celle de s'occuper des éditions royalistes de l'époque, puis il l'incite à publier ses propres articles dans *Aspects de*

38. Entretien avec Gilbert Comte, Paris, 2009.

39. Sur les dynamiques militantes et intellectuelles de l'AF, Olivier Dard, « La part de la ligue dans l'identité et le rayonnement de l'Action française », dans Olivier Dard, Nathalie Sévilla, *Le phénomène ligueur sous la IIIe République*, Metz, Centre régional universitaire lorrain d'histoire - Université Paul Verlaine, 2009.

la France. À la fin de l'année 1954, Boutang rompt avec la « vieille maison » et fonde, un an plus tard, le journal *La Nation française*. Comme le suit. Pourtant, de profondes différences apparaissent bientôt entre les deux hommes, qui sont dues à des désaccords à la fois personnels et politiques, ces derniers étant intimement liés au fait que Boutang s'est rapproché du gaullisme.

Juste avant cette rupture, au début des années 1950, le dirigeant gaulliste Jean-Louis Vigier propose à Comte, par l'intermédiaire de Boutang, de travailler au Conseil municipal de Paris. Bien que cette nouvelle fonction mette fin à sa trajectoire militante, il continue d'écrire pour des journaux royalistes et pour d'autres publications. Ces collaborations sont interrompues en 1956, par le service militaire et sa mobilisation durant la guerre d'Algérie. Selon lui, la guerre lui a permis de se faire une autre image de l'Algérie, différente de celle transmise par ses amis partisans de l'Algérie française. Le continent africain devient peu à peu l'axe intellectuel de son travail ; en 1963, il est journaliste à *Jeune Afrique*.

L'indépendance de l'Algérie réoriente sa trajectoire. Parce qu'il s'est fermement opposé à la manière dont de Gaulle « a liquidé l'affaire », il est soupçonné en 1962 de faire partie de l'OAS et « interné administrativement », ce qui déclenche une campagne de presse en sa faveur de la part de divers milieux journalistiques⁴⁰ qui soutiennent ouvertement leur confrère.

Après sa libération, Comte consolide sa carrière de journaliste ainsi que d'écrivain. Il commence à collaborer au *Monde* en envoyant des articles destinés à la « Tribune Libre », puis intègre l'équipe du grand quotidien du soir en 1968. Entre 1962 et 1968, il écrit également pour le *Journal du Parlement*. Parallèlement, il prend ses distances avec ses anciens camarades. Son royalisme évolue dans le sens d'une adhésion individuelle qui n'est que partiellement liée à des réseaux politiques et militants.

Au début des années 1980, sa trajectoire change à nouveau. Alors qu'il a cessé de travailler pour *Le Monde*, ses relations avec François Mitterrand, qu'il prétend avoir rencontré au Yémen dans les années 1960, lui permettent d'accéder à des fonctions jusque-là inédites dans sa carrière : en 1985, il est nommé à la Haute Autorité de la communication audiovisuelle ; entre 1986 et 1988, il est expert au sein du Conseil économique et social ; en 1988, il est conseiller de Jean-Pierre Chevènement au sein du ministère de la Défense ; puis conseiller d'Édith Cresson et Inspecteur général de l'administration du ministère de l'Intérieur en 1991.

Est-il si paradoxal qu'un intellectuel maurassien devienne un journaliste reconnu dans un célèbre journal progressiste et intègre l'équipe d'un gouvernement socialiste ? Lorsqu'il commente ou tente d'expliquer les diverses orientations de sa carrière, Comte ne dissocie nullement ses engagements professionnels et politiques de son approche nationaliste. Il n'a jamais cessé d'estimer que les conceptions maurassiennes étaient parfois pertinentes et lucides. D'une part,

40. « Le cas de M. Gilbert Comte », *Le Monde*, 27 janvier 1962.

il considère le maurrassisme comme une entreprise plus morale que politique. D'autre part, ces conceptions imprègnent sa propre idée de l'État : « J'étais dans un monde qui est celui de l'État tel que Maurras m'a appris à le comprendre et à le connaître ». Même si « les gens de droite [le] tenaient pour un traître », ses choix et actions s'inscrivaient dans ce qu'il concevait comme relevant d'un maurrassisme conséquent. Sa loyauté envers le fondateur de l'AF n'entraînait pas en contradiction avec sa loyauté envers ses chefs successifs, que ce soit au *Monde* ou dans l'équipe socialiste. Il a toujours agi « au nom du service de l'État ».

Tout en portant un regard nostalgique sur un « monde qui [ne] reviendra plus jamais », Comte se compare à ses ex-compagnons et conclut : « Je pense être un bien meilleur représentant de la tradition maurrassienne qu'eux ». Cela nous renvoie aux multiples querelles (organisationnelles, intellectuelles, personnelles) qui ont traversé l'AF tout au long du XX^e siècle. Deux autres figures permettent de donner un aperçu de la variété des personnalités militantes de l'extrême droite française. Comme Comte, Bertrand Renouvin conjugue activité intellectuelle, formation initiale au sein du maurrassisme et passage à l'activité politique au niveau de l'État, mais, contrairement au journaliste d'origine modeste, il vient d'une famille de notables aussi bien militants, puisque son père a été membre de l'AF puis résistant, qu'académiques, puisqu'il est le neveu de l'historien des relations internationales Pierre Renouvin. Alors que son oncle est président de la Fondation nationale des sciences politiques, il publie un article dans *Action française Université* qui propose de « brûler Sciences Po » et pointe du doigt, entre autres, les « charlataneries insipides » de René Rémond⁴¹.

Sa trajectoire se confond en grande partie avec celle de la Nouvelle Action française (NAF), fondée en 1971 en rupture avec l'AF officielle et en réponse à la nécessité de construire un « mai royaliste »⁴². Candidat à l'élection présidentielle de 1974, il obtient un maigre score et entame alors une désaffiliation progressive du maurrassisme. Devenue depuis 1978 la Nouvelle Action royaliste (NAR), l'organisation soutient la candidature de François Mitterrand en 1981, puis intègre l'ensemble des organisations regroupées autour de l'antiracisme de l'époque. En 1984, le président de la République nomme Renouvin personnalité qualifiée au Conseil économique et social (CES). Son intégration et celle de son organisation au sein des réseaux souverainistes se font au nom d'un patriotisme qui regarde encore avec méfiance la construction européenne⁴³.

Roger, quant à lui, fournit la preuve qu'il existe un « monarchisme populaire »⁴⁴. Ce fils de paysans, proche des JOC durant sa jeunesse, adhère au royalisme après 1968 en grande partie par hasard, parce qu'il découvre à Nantes, où il vit à cette

41. Bertrand Renouvin, « Faut-il brûler Sciences Po ? », *Action française Université*, 141, février 1969.

42. B. Renouvin, « Vers un mai royaliste », *Action française Université*, 165, mai 1971.

43. H. Cucchetti, « "L'Action française contre l'Europe" : militantisme royaliste, circulations politico-intellectuelles et fabrique du souverainisme français », *Politique européenne*, 43, 2014.

44. Entretien avec Jean-Philippe Chauvin, Paris, 2011.

époque, une affiche de l'Action française, dont il croyait qu'elle avait disparu. Charpentier de profession, il se retrouve au chômage en 1985. Un an plus tard, il devient veilleur de nuit dans un hôtel et le restera jusqu'à sa retraite⁴⁵.

Roger a toujours été un militant de l'AF sans jamais y occuper de fonctions de direction. Son adhésion implique, aujourd'hui encore, de rester fidèle à la ligne historique de l'AF, de lire ses publications, d'assister aux réunions et de rejeter toute forme de dissidence car « [celles-ci] ne sont pas très bonnes ». Si des militants intellectuels comme Comte et Renouvin ont pu développer, grâce à leurs participations dans des organisations et aux relations tissées à ces occasions, une forme de transfert professionnel vers une vie extra-militante, l'ouvrier Roger a trouvé dans le royalisme une identification politique sans que jamais ce militantisme se traduise par l'accès à des mécanismes de transfert-professionnalisation vers d'autres instances institutionnelles ou par sa transformation en cadre de l'appareil politique de l'AF.

Analyse « croisée » de trajectoires militantes nationalistes

L'analyse croisée est essentielle parce qu'elle permet tout d'abord d'éviter de se limiter à un ensemble d'appréciations subjectives exprimées souvent de manière anecdotique, ensuite de mettre en lumière des continuités et des ruptures transversales entre des objets spécifiques indépendants les uns des autres.

L'adhésion nationaliste, abordée à partir d'individus qui revendiquent des formes d'engagements intégraux présents ou passés, nous inscrit dans le domaine des analyses du militantisme. Dans la littérature française, ces analyses impliquaient, à leurs débuts et dans une veine divergente, de se centrer sur des objets proches du modèle du militant révolutionnaire léniniste⁴⁶. En revanche, si l'on veut se centrer sur les thématiques des droites radicales, on court le risque d'enfermer une nouvelle fois ce sujet dans un univers sociopolitique déterminé, empêchant ainsi le parallèle entre des formes de continuités et de particularités qui existent au sein de dynamiques militantes étendues.

Traiter de divers nationalismes permet, à partir de l'objet militantisme, de croiser des spécificités en termes de familles politiques pour aborder, à partir des trajectoires, les significations et les parcours impliqués par le fait de « s'engager pour la nation ». Les parcours individuels permettent de nuancer les dynamiques générales et les explications causales. De ce point de vue, la trajectoire peut nous renvoyer aux diverses modalités par lesquelles le nationalisme se traduit par un

45. Entretien avec Roger, Rennes, 2011.

46. Dans l'ouvrage qu'il coordonne, O. Fillieule reconnaît des lacunes dans l'étude des engagements politiques de droite. O. Fillieule, « Avant-propos », dans O. Fillieule (dir.), *Le désengagement militant*, op. cit., p. 15. Cette observation avait été précédemment faite par Françoise Subileau, « Le militantisme dans les partis politiques sous la Cinquième République : état des travaux de langue française », *Revue française de science politique*, 31 (5-6), 1981, p. 1041.

engagement militant, et aux formes de désaffections/reconversions auxquelles il peut donner lieu, ce que O. Fillieule problématise en termes de désengagement⁴⁷. L'analyse du phénomène nationaliste au sein de microcosmes associatifs, et plus particulièrement des processus relationnels et contextuels qu'implique l'engagement, permet d'accéder autrement à des dynamiques générales⁴⁸.

Comment en arrive-t-on à militer ? Comme nous pouvons l'observer dans le péronisme, l'existence préalable d'un processus social de mobilisation favorise le passage à l'acte. Cependant, les motivations et les situations concrètes sont tout à fait variées (Pardo fait référence à l'activisme catholique implanté dans son lycée, Roberto à un engagement qu'il a lui-même préparé à partir de la lecture de Martin Buber). Les échecs successifs qui ont jalonné l'histoire de l'AF nous amènent à penser que l'engagement coïncide souvent avec des moments de démobilisation comme dans le cas de Comte. Renouvin affirme, tout comme Roger, avoir connu l'AF grâce à une affiche, alors que ces deux acteurs ont des caractéristiques sociographiques très différentes. Quant aux militants basques, ils présentent leur nationalisme comme un héritage familial, vision qui doit d'être fortement nuancée par les méandres des trajectoires étudiées.

Celles-ci montrent comment et pourquoi les acteurs demeurent militants, pendant combien de temps, et mettent en lumière des processus socio-militants. Les enquêtes argentins et basques sont restés respectivement péronistes et autonomistes, mais l'on constate d'importantes différences entre les modalités et les temporalités d'appartenance organisationnelle. Dans l'univers péroniste, les organisations des années 1960-1970 ont été dissoutes⁴⁹ : le FNE (Roberto), l'Encadrement (Pardo), le CdeO (Pedro). Erauskin est passé par différents engagements, tout d'abord plutôt catholique progressiste, puis au sein du bureau politique national de HB, qu'il a abandonné dans une grande désillusion. Renouvin et Roger nous montrent que, parmi ceux qui sont restés dans une organisation nationaliste, les options sont loin d'être homogènes. Militant de base, Roger est resté fidèle à une AF de plus en plus détériorée. Renouvin, lui, a rompu avec cette dernière dans le cadre d'une scission organisationnelle (la NAF, puis la NAR) qui visait à « revitaliser » la pensée de Maurras « ankylosée » par les bureaucrates de la « vieille maison ». L'attention portée aux aléas des appartenances militantes et des formes de désengagement, voire, dans certains cas, de réengagement nous amène à reprendre la distinction proposée entre trajectoire (parcours ponctuel dans le militantisme) et carrière (développement de l'engagement le long d'une échelle biographique étendue). Le parcours de Renouvin représente le cas par excellence d'une carrière militante : certes, celle-ci connaît des bifurcations imposées par les retournements de sa biographie, lorsqu'il rompt avec l'identité nationaliste, mais il a toujours

47. O. Fillieule (dir.), *Le désengagement militant*, op. cit., p. 10.

48. Doug McAdam, « Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement militant », dans *ibid.*.

49. Sur un autre univers, Philippe Gottraux, « *Socialisme ou Barbarie* ». *Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Éditions Payot, 1997.

intégré une organisation militante, et depuis 1971, année de naissance de la NAF, il dirige celle-ci. Les carrières de Roberto et de Pardo prennent fin au milieu des années 1970 laissant à disposition des réseaux et des liens utiles à des fins de reconversion⁵⁰. La trajectoire militante de Comte est relativement courte, mais non moins constitutive de son parcours : ses incursions militantes lui ont permis de déployer un ensemble de ressources qui ont pu être mobilisées, en premier lieu au sein de sa profession de journaliste, puis comme fonctionnaire de l'État français. Antonio, si l'on s'en tient à sa participation éphémère et périphérique, a été moins un militant à proprement parler qu'un prêtre compagnon de route de la cause nationaliste.

L'appartenance militante se révèle profondément significative pour les acteurs rencontrés. Elle fait office de lieu d'apprentissage à plus d'un titre⁵¹. Dans plusieurs cas, elle fournit un espace de reconnaissance pour de jeunes intellectuels qui assument précocement des responsabilités au sein de l'organisation (Pardo, Renouvin et Comte). Cette reconnaissance se manifeste également dans les possibilités d'échanges et de formations qu'offrent divers milieux activistes : Pardo entre en contact avec deux prestigieux avocats politiques avec lesquels il développe diverses activités politico-intellectuelles. Comte présente le royalisme comme une véritable source d'apprentissage philosophique et politique. Son insertion dans l'AF confirme l'idée d'un capital éducatif de substitution⁵² qui lui a permis, malgré de courtes études, de faire carrière dans le journalisme puis au sein de l'État⁵³. Pour Renouvin, cette reconnaissance apparaît dans son rôle omniprésent de *leader*, ou encore dans le fait de se présenter à l'élection présidentielle de 1974. Les maigres suffrages qu'il récolte à cette occasion écornent un peu sa réputation politique mais n'empêchent pas une dizaine d'années plus tard son entrée au CES, consécration de son insertion personnelle et de celle de son organisation dans les réseaux mitterrandistes.

L'expérience militante, appréhendée en tant que phénomène constitutif aussi bien des carrières que des trajectoires, influe sur le parcours biographique de l'acteur engagé, dont la politisation est moins le fruit d'un héritage familial direct que le résultat d'une expérience⁵⁴. Il convient toutefois de rappeler que les effets du militantisme politique ne sont pas, sur le long terme, homogènes⁵⁵. Le militantisme

50. Florence Johsua, « Les conditions de (re)production de la LCR. L'approche par les trajectoires militantes », dans F. Haegel (dir.), *Partis politiques et système partisan en France*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007, p. 39-40.

51. Jean-Paul Salles, *La Ligue communiste révolutionnaire (1968-1981). Instrument du Grand Soir ou lieu d'apprentissage ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

52. Frédérique Matonti, Franck Poupeau, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 155, 2004, p. 7.

53. Les relations entre Comte et Boutang nous rappellent le personnage de Michel Maudet (*L'ainé des Ferchaux*, de Georges Simenon, publié en 1945), jeune assistant de Dieudonné Ferchaux, séduit par le tempérament de son maître.

54. Catherine Leclercq, Julie Pagis, « Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction », *Sociétés contemporaines*, 84, 2011, p. 5-23 ; D. McAdam, « The Biographical Impact of Activism », *American Sociological Review*, 54, 1989, p. 744-760.

55. J. Pagis, « Incidences biographiques du militantisme en Mai 68 », *Sociétés contemporaines*, 84, 2011, p. 25-51.

de base implique lui aussi des formes de rétribution-sociabilité, même si la reconnaissance/rétribution obtenue ne permet pas d'expliquer les caractéristiques de l'engagement. Roger affirme s'être rallié à l'AF après Mai 68, événement central pour les royalistes de sa génération, et maintient fidèlement cette adhésion depuis plusieurs décennies. Loin d'incarner une « adhésion paradoxale »⁵⁶, Roger trouve dans l'AF un répertoire de récits et de représentations capables de construire sa croyance en l'existence d'un royalisme populaire, dont la légitimité se trouverait renforcée par la légende sur les origines contestataires de l'AF⁵⁷.

Du point de vue des « désertions », des scissions et des querelles entre ex-camarades, l'analyse des trajectoires est également enrichissante. On peut observer de quelle manière se superposent les discours officiels des organisations, les croyances partagées ou abandonnées par les protagonistes et les mémoires qu'ils construisent lors d'un processus de rupture-éloignement. Erauskin a certainement traversé une profonde crise de vocation. Prêtre défroqué, il n'a toutefois pas abandonné son engagement politique de gauche et en faveur de l'autonomie. C'est l'autoritarisme existant au sein du nationalisme radical qui l'amène à s'éloigner de la participation partisane en tant que cadre politique indépendant. Du côté de l'AF, les tensions qui ont été notamment à l'origine de la naissance de la NAF sont notoires. L'AF a hébergé tout au long de son histoire autant de dissidents acharnés que de représentations hostiles aux déserteurs. Comte raconte comment ses différents engagements, à distance de la droite contestataire, l'ont fait passer pour un traître, alors que lui-même se percevait comme le meilleur des maurassiens. Dans le péronisme, les accusations portées par les militants fidèles à la « communauté militante » à l'encontre de ceux qui avaient accepté d'occuper des fonctions politiques étaient légion. Même à l'époque du militantisme révolutionnaire, « il était mal vu d'accepter des postes », affirme Pardo, tandis que Roberto se rappelle avec amertume : « Il y avait trop de types qui jetaient par-dessus bord [*rifaban a la mierda*] ce en quoi nous avons cru et [qui] étaient capables de tuer pour un poste politique ». Les réseaux organisationnels auxquels ont appartenu nos interlocuteurs renvoient à des modalités du nationalisme incrustées dans les dynamiques politiques du XX^e siècle. Certaines de ces organisations ont disparu en tant qu'organisations de cadres, d'autres sont aujourd'hui très fragilisées. Ces destins témoignent de l'affaiblissement du militantisme radical, qui avait trouvé dans les nationalismes un terrain des plus fertiles. De nouvelles formes d'engagement sont nées de ce militantisme, parfois individuelles (reconversion des acteurs), parfois collectives *via* des tentatives de recomposition organisationnelle de type associatif. Le processus de fragmentation des anciens réseaux partisans et militants nous oblige à reconstruire ces processus à travers l'étude des trajectoires individuelles.

56. Ainsi que le supposerait l'adhésion à l'extrême droite d'individus issus de minorités qui y sont stigmatisées. Birgitta Orfali, *Sociologie de l'adhésion. Rêver, militer, changer le monde*, Paris, Zagros, 2005.

57. Cette idée est renforcée par l'interprétation qu'en donne Eugen Weber dans *L'Action française*, Paris, Fayard, 1985 (Stock, 1962).

Cela implique d'analyser les représentations et les parcours des protagonistes, indépendamment du temps qu'ils ont réellement consacré à la pratique du militantisme. Dans le cas du péronisme, beaucoup ont connu des périodes d'initiation au sein de réseaux militants qui n'ont pas perduré. Ces passages n'en sont pas moins porteurs d'expériences de sociabilité intenses qui ont laissé une trace profonde dans les parcours des acteurs, voire qui les ont modifiés. Les processus de désengagement⁵⁸, fruits d'une décision individuelle et/ou de dynamiques organisationnelles, confirment la prégnance des relations entre l'organisation et ses membres, notamment comme instance de formation qui se manifeste dans les engagements ultérieurs des militants (Comte : de militant à journaliste puis haut fonctionnaire ; Pardo, de propagandiste à conseiller syndical ; Erauskin, de prêtre-marin à journaliste). Ce sont justement la dispersion de ce type d'objet et l'impossibilité de l'enserrer dans une unité groupale d'analyse⁵⁹ qui font de la méthode biographique un instrument de recherche crucial.

L'analyse croisée de la relation entre nationalisme et militantisme à partir de récits biographiques permet de mettre en relief certains éléments. Ainsi, et bien qu'il faille toujours se replacer dans les contextes particuliers, on remarque que les revendications nationalistes peuvent embrasser une grande hétérogénéité idéologique (le péronisme est l'exemple par excellence d'identités de gauche qui affrontent une droite qui ne s'assume pas comme telle, avec la présence de passerelles entre acteurs et nationalismes de diverses couleurs mais toujours péronistes). Elles peuvent aussi bien s'identifier à des positions de gauche (le nationalisme basque contemporain se définit en opposition à la « droite espagnole ») qu'à un ensemble de traditions politiques et intellectuelles de droite (ce qui peut faire de l'AF un courant aussi bien conservateur-traditionaliste qu'une école de pensée dont les membres s'orientent vers la droite révolutionnaire ou optent pour des engagements de gauche).

L'adhésion nationaliste va cependant dépendre, en dernière instance, des significations construites par l'individu dans ses échanges et interactions avec son organisation d'appartenance. On voit ici à quel point elle est indépendante des reconversions militantes : les acteurs péronistes et basques rencontrés n'ont aucun mal à revendiquer une appartenance pourtant déjà dissociée de l'engagement à proprement parler ; Comte justifie ses reconversions professionnelles au nom de Maurras ; Renouvin et sa « transformation dans le militantisme »⁶⁰ montrent qu'un abandon de l'idée de nationalisme au profit de celle de patriotisme peut renvoyer à des continuités significatives.

58. O. Fillieule, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », dans O. Fillieule (dir.), *Le désengagement militant*, op. cit.

59. Jacques Le Bohec, *Sociologie du phénomène Le Pen*, Paris, La Découverte, 2005, p. 80-81.

60. Annie Collovald (dir.), *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du Tiers Monde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 7-18.

Le thème du nationalisme a (ré)intégré la recherche scientifique en fonction des avancées et des intérêts de chaque communauté académique. En France, il semble avoir disparu du paysage de la recherche jusqu'au début des années 1980 où l'essor du Front national, ravivant au passage l'étude du populisme⁶¹, a été lu comme l'expression de revendications identitaires⁶².

Nous avons, quant à nous, cherché à aborder le nationalisme militant à partir de l'analyse de minorités actives. La perspective biographique permettant d'aborder une pluralité de cas, nous avançons l'idée selon laquelle la trajectoire individuelle, sans perdre de sa singularité, est représentative de processus plus vastes, ce qui nous amène à un certain nombre de remarques plus générales.

Primo, notre attention s'est portée sur des vestiges de nationalismes aussi bien militants que politiques. Les cas reconstruits sont fortement marqués par le sens que revêt l'engagement individuel au regard d'un objectif orienté vers le pouvoir de l'État : qu'il s'agisse de libérer la nation d'un État oppresseur pour créer un État indépendant ou de mettre en place un pouvoir politique particulier, l'État est au cœur de ces mouvements. La variable culturelle occupe un rôle secondaire, tandis que les manifestations ultérieures des nationalismes identitaires semblent davantage liées aux crises sociales et aux craintes morales⁶³ qu'issues d'inquiétudes proprement politico-partisanes.

Secundo, la volonté d'étiqueter les caractéristiques idéologiques des nationalismes se traduit par l'inscription, à notre sens infructueuse, des revendications nationales dans des familles politiques spécifiques. Les trajectoires nationalistes, et en particulier celles étudiées, opposent une certaine « souplesse idéologique » aux classifications extérieures qui ont tendance à appauvrir l'interprétation de l'objet. Pour ne prendre qu'un exemple, la NAF, liée au milieu des années 1970 à des groupes de l'extrême droite catholique, rejoignait et entretenait en même temps des rapports avec les maoïstes de *L'Humanité rouge* autour de l'idée d'un tiers-mondisme antisioniste et pro-palestinien.

Tertio, si la relation entre violence et nationalisme a été historiquement étroite⁶⁴, il faut également signaler que certains acteurs du nationalisme ont fait barrage au développement de cette violence. Cette observation rend la relation nationalisme-violence complexe et nous oblige à déceler, au sein même du nationalisme, des freins possibles à l'idée de guerre nationale, ce que confirment différentes étapes

61. Pour des raisons d'espace, nous ne citerons ici que Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste. Essai sur les démagogies de l'âge démocratique*, Paris, Champs-Flammarion, 2007 (2002).

62. Entre autres, Alain Dieckhoff, *La nation dans tous ses États. Les identités nationales en mouvement*, Paris, Flammarion, 2000.

63. Sur les rapports entre dynamiques socioculturelles et avancées de la droite, Piero Ignazi, « Les partis d'extrême droite : les fruits inachevés de la société postindustrielle », dans Pascal Perrineau, *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, Paris, Éditions de l'Aube, 2001 ; Gaël Brustier, Jean-Philippe Huelin, *Voyage au bout de la droite : des paniques morales à la contestation droitrière*, Paris, Mille et une nuits, 2011.

64. Xavier Crettiez, *Violence et nationalisme*, Paris, Odile Jacob, 2006.

de l'histoire de l'AF, les critiques adressées à l'ETA par les milieux nationalistes basques et le rejet qu'ont manifesté différents groupes péronistes à l'égard de la lutte armée prônée et menée par les péronistes montoneros⁶⁵. ■

Traduit de l'espagnol par Natacha Borgeaud-Garciandía

Humberto Cucchetti est docteur en sociologie de l'Universidad de Buenos Aires, en cotutelle avec le doctorat en histoire et civilisations de l'EHESS. Chercheur au Centre d'études et de recherches sur le travail (CEIL) du CONICET, il a publié, entre autres, *Servir Perón : trajectoires de la Garde de Fer* (Presses universitaires de Rennes, 2013) ; « "L'Action française contre l'Europe" : militantisme royaliste, circulations politico-intellectuelles et fabrique du souverainisme français », *Politique européenne* (43, 2014, p. 164-190) et « Communism, French Patriotism, and Soviet Legitimacy in France: Social Trajectories and Nationalism (1945-1954) », *History of communism in Europe* (3, 2012, p. 109-129). Il achève actuellement une recherche sur les trajectoires du nationalisme français et commence un projet sur les vecteurs transnationaux du militantisme.

hucchetti@ceil-conicet.gov.ar

hucche@gmail.com

65. Je remercie les évaluateurs anonymes de *Critique internationale* pour leurs commentaires qui m'ont permis d'approfondir et d'améliorer l'analyse présentée ici.

Thema

Les conflits du travail dans le monde

Volume 2. Défendre les travailleurs : acteurs, pratiques et enjeux internationaux des relations professionnelles

Après une première livraison (64, juillet-septembre 2014) consacrée à la genèse des mobilisations du travail et à leurs différentes formes, ce second volet traite plus spécifiquement des organisations de défense des travailleurs. S'il est largement absent au niveau international, le syndicalisme occupe dans certains pays une place économique et institutionnelle majeure. La représentation des salariés, vecteur d'importantes dynamiques sociales et politiques, devient alors souvent un véritable enjeu national. L'étude de cas aussi variés que l'Afrique du Sud, l'Espagne, la Chine, l'Allemagne et les États-Unis permet de mettre en évidence la manière dont ces formations s'organisent et se disputent le *leadership* des travailleurs, et ce dans des contextes souvent défavorables. Dès lors, même si elles s'intéressent aux formes traditionnelles de régulation du travail, les cinq contributions présentées ici rappellent également le rôle central des catégories du travail dans l'intelligibilité des transformations sociales, notamment démocratiques, en offrant une autre lecture des liens entre l'économie et le politique.

Varia

État prébendier et politiques industrielles au Cambodge

par François Bafoil

Affection, désaffection et défection chez deux jeunes Frères musulmans en Égypte

par Marie Vannetzel

Les « causes nationalistes » : retour sur l'adhésion militante à partir de récits biographiques

par Humberto Cucchetti

État de littérature

L'histoire des relations internationales aujourd'hui

par Pierre Grosser

Derniers thema parus :

Vers un renouveau de l'État développeur en Asie ?

63

Les conflits du travail dans le monde – Volume 1

64

Presses de Sciences Po

117, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris – France

Tél. : +33 (0)1 45 49 83 64 – Fax : +33 (0)1 45 49 83 34 – Diffusion/distribution CDE/SODIS

www.pressesdesciencespo.fr

Retrouvez la revue sur www.cairn.info et www.persee.fr



SciencesPo.
Les Presses

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr



22,00 €

SODIS 768 311.2

ISSN 1290-7839

ISBN 978-2-7246-3351-1



9 782 7246 3351 1